

## La rencontre

Elle est sortie de son sommeil avec douceur, elle aime par-dessus tout cet instant où la conscience s'éveille tandis que le corps repose encore lourdement sur le matelas.

C'est une expérience qui la ravie et l'étonne chaque fois. Son esprit semble flotter au-dessus d'elle. Ce ressenti qui ne dure que quelques secondes est une preuve que l'esprit n'est pas toujours connecté au corps et vice-versa. Expérience fugace qui s'évanouit dès qu'elle amorce le mouvement de se lever.

Est-il possible que les choses se passent ainsi lorsque l'esprit abandonne le corps au moment du trépas ? Y a-t-il une amorce de conscience lorsque le petit corps suspendu goulûment au sein, en fait sa chose ? Est-ce que cela a à voir avec ce qui se passe lors des phénomènes de méditation où l'on dit que corps et esprit se dissocient ? C'est avec bonne humeur qu'elle se lève ces jours-là avec le sentiment d'une expérience qui à elle seule justifie le plaisir d'exister.

C'est encore différent de ce qui se passe sur le divan de son psy lorsque, allongée, elle tente de se concentrer sur sa pensée et les associations libres censées en découler.

Sa destination première est la salle de bain, elle enclenche la douche et appuie sur le bouton de la radio. C'est seulement lorsque chaque parcelle de sa peau est aspergée d'eau qu'elle noue vraiment contact avec la réalité qui l'attend. Ensuite elle prendra plaisir à se glisser dans des vêtements propres, à se parfumer, à se maquiller avec soin tout en gardant un aspect très naturel.

La voix qui l'informe des événements nouveaux l'aide à se fondre dans le « le tissu social ». Le bruit de la machine à café et l'odeur de ce dernier achèvent de la mettre en condition pour affronter la journée.

La grande glace de l'ascenseur lui renverra une image plutôt flatteuse de sa silhouette. Elle réajustera quelques détails et voilà, le tour sera joué, elle deviendra Madame Bruneau, 35 ans, architecte, divorcée, sans enfant. Elle saute dans l'autobus qu'elle a bien failli rater, reste debout contre la vitre, il n'y a pas de place assise et regarde défiler le paysage qu'elle pourrait décrire les yeux fermés. Pas question de sortir le poche calé au fond de son sac. Elle rejoindra le cabinet dans lequel elle travaille et se précipitera vers la machine à café avant de s'installer

devant son écran et de poursuivre le projet entamé il y a quelques semaines. La rénovation d'un immeuble de bureaux en appartements allant du studio aux quatre pièces.

Plus elle avançait dans l'expérience, plus Lily se posait des questions. La chambre des enfants doit-elle juxtaposer celle des parents ou au contraire doit-on la situer aux antipodes afin de respecter la liberté de chacun ? Elle se souvient des bruits étranges qu'elle entendait étant enfant, sa chambre était coincée entre celle de ses parents et celle de sa grand-mère. Il y avait d'un côté les raclements de gorge, les soupirs de la vieille femme lorsqu'elle se déplaçait ou faisait un effort et de l'autre des gémissements plus étranges qui arrivaient beaucoup plus tard tandis que chacun était censé dormir. Elle avait beau coler son oreille contre le mur, elle ne pouvait discerner si la voix qui les émettait était celle de son père ou de sa mère. Son frère occupait la partie mansardée, un étage pour lui tout seul, rien que ça, tandis qu'elle était prise en sandwich entre les deux générations qui la précédaient.

Une nuit elle s'était réveillée et avait entendu des râles, enfin à l'époque elle appelait ça des soupirs, ça venait de la chambre de sa grand-mère, sur la pointe des pieds, les bras tendus pour se protéger, elle s'était dirigée à l'oreille vers ces petit cris. Inquiète elle avait appuyé sur l'interrupteur et c'est là qu'elle avait vu la pauvre Hortense recroquevillée en chien de fusil à même le sol poussant un dernier râle avant de s'éteindre définitivement. Lily s'était précipitée dans la chambre de ses parents, inondant la pièce d'une lumière crue en chuchotant grand-mère est tombée, elle ne bouge plus.

Hortense avait 90 ans, elle pouvait partir, tous l'avaient aimée mais son grand âge les mettait dans l'embarras pour trouver des solutions dans les années à venir. Hortense commençait à perdre la tête, elle cachait de la nourriture sous son lit, rangeait ses vêtements sales dans le frigo et fouillait dans les poubelles. Ce fut un soulagement pour tout le monde. Lily hérita de la chambre plus spacieuse et surtout plus éloignée du lit parental. Une fois que la pièce fut vidée et entièrement repeinte en mauve selon le désir de la fillette... une tape sur l'épaule la fit émerger de ses rêveries, c'était son collègue Marc qui lui proposait de déjeuner avec elle.

Marc l'attirait, il était grand, un peu empâté, un sourire généreux et une dose d'humour qui se faisait rare chez les garçons de sa génération. Bien sûr il avait une compagne plutôt sympa et mignonne, un garçon comme lui reste rarement seul. Il n'y avait aucune rivalité entre eux, ils échangeaient leurs idées, leurs trouvailles, sûrs tous les deux que la dialectique du partage était le meilleur moyen d'avancer. Elle lui avait fait croire que, depuis son divorce,

elle préférait les aventures d'un soir. Il n'en était rien, c'était le calme plat et d'une certaine façon elle en était satisfaite.

La jeune femme tenait beaucoup à cette relation privilégiée avec Marc car pour le reste de l'équipe, c'était plutôt du genre individualiste et que le meilleur gagne. Des fils et filles à papa qui s'étaient contentés de glisser le pied dans l'étrier d'une monture qui avait fait ses preuves.

Marc lui parlait parfois de sa nouvelle compagne prénommée Aude, issue d'une bourgeoisie bien installée mais qui semblait s'être émancipée des principes inculqués. En fait il en était fou amoureux et Lily ne pouvait que recueillir ses confidences d'une oreille attentive.

Si elle lui avait sauté au cou un an plus tôt, elle aurait peut-être eu ses chances. Il était dans un entre-deux et semblait s'intéresser à elle mais Lily focalisait sur son divorce qui se passait mal et n'avait aucune énergie pour s'engager ailleurs. Son tour est passé, elle doit se contenter de sa généreuse amitié et de son écoute attentive.

Soudain abruptement Marc la bouscule :

– Qu'est-ce que tu fous encore toute seule, on m'a toujours dit que les femmes avaient besoin du regard d'un homme qui les valorise, qui les rassure sur leur capacité d'attraction, ne te méprends pas, ce ne sont pas des propos sexistes, ça découle de l'histoire de l'humanité, Ève est sortie de la côte d'Adam !

– Qu'est-ce que tu racontes, tu te fous de moi... non bien sûr, tu plaisantes... eh bien moi je t'ai toi, la douceur de tes pichenettes sur mes épaules, ton oreille disponible, ton pas qui m'entraîne déjeuner...

– Arrête, si c'est une déclaration, ça tombe mal je ne suis pas disponible.

– Oui je sais...

– Ecoute Lily, j'ai le sentiment que tu t'installes dans ta solitude et que tu t'y trouves bien. J'ai beaucoup d'affection pour toi, ça me peine de te savoir seule, tous les soirs.

– Mais je suis très bien, j'aime ces soirées qui s'étirent entre la musique, la cuisine, j'adore lire, je somnole dans mon bain. La vie de couple je l'ai connue, il fallait préparer le dîner à heure fixe, se taper l'écran TV toute la soirée, ranger, faire le ménage parce que trop de mecs n'ont pas été éduqués pour s'assumer au quotidien. Le midi, je discute avec toi, c'est intéressant et ça me suffit. Le soir après la journée, je me concentre sur un écran, j'ai besoin de calme. Tiens raconte-moi un peu ce que tu fais le soir avec ta copine, bien sûr en dehors de la baise, ça je peux imaginer.

- Laisse tomber, je ne vais pas te raconter nos soirées, tu peux t'en douter. Je voulais seulement te dire que te savoir seule le soir, une fille belle et intelligente comme toi, ça me navre, je ne comprends pas.
- Y'a rien à comprendre, la société évolue, on ne vit pas comme nos parents, on peut échanger toute la soirée sur Internet si vraiment on a envie de causer. Je ne suis pas sûre d'avoir envie de poursuivre une pareille conversation. Je peux te dire que moi j'ai vu mes parents en face-à-face tous les soirs et que leurs niveaux d'échanges étaient plutôt nuls. L'usure d'un couple, c'est inévitable et tu verras, ça arrive très vite.
- Ce n'est pas très optimiste, ni très gentil me concernant.
- Marc, ce n'est pas une question de gentillesse mais de réalisme et puis c'est toi qui as engagé la conversation sur ce terrain. Tiens, parle moi plutôt du couple que formaient tes parents.
- Mes parents... ben mon père chef d'entreprise rentrait vers neuf heures le soir. Ma mère au foyer s'occupait de nous trois. Mon père passait nous dire bonsoir dans nos chambres et dînait seul du repas que ma mère lui réchauffait. Bon t'es contente, c'est nul comme vie de couple. Toi qui vas souvent au cinéma, tu pourrais me conseiller un film ?
- Ah oui, j'ai beaucoup aimé le dernier documentaire de Raymond Depardon, ça s'appelle « 12 jours », je suis sûre que ça te plaira.
- Oui, sûrement, mais Aude, c'est pas son genre...
- Ben tu vois, ça commence... génial, la vie à deux.

Marc et Lily regagnèrent leur poste de travail d'un pas nerveux sans échanger une parole.

L'après-midi fut peu productive, Lily ne comprenait pas cette agressivité gratuite qui l'envahissait parfois. Marc était un ami attentif et elle en avait peu. Le traiter ainsi n'était pas acceptable. Elle lui aurait bien adressé un SMS d'excuses mais à quoi bon, le geste était un peu facile.

Ce soir-là, elle quitta son travail de bonne heure... à quoi servait de s'attarder, elle n'était pas productive. Pour se libérer l'esprit elle pensa qu'un film pourrait être efficace, elle prit la direction du MK2 où elle trouverait sûrement un horaire et un titre qui lui conviendrait. Soudain son pied se bloqua entre deux dalles du trottoir et elle chut tout en douceur se retrouvant littéralement assise sur le pavé. Un couple lui tendit la main pour l'aider à se relever, lui demandant si « ça allait ». Des adolescentes pouffaient de rire quelques mètres plus loin. Non elle ne s'était pas fait mal. Se trouvant ridicule, elle poursuivit son chemin sans chercher à frotter le bas de son manteau sali sur l'asphalte.

Elle ne prit pas le temps de regarder les programmes proposés et se rua vers la salle où le début d'un film était annoncé. Enfin assise dans l'obscurité, elle recouvrit lentement ses esprits lorsque commença la projection, une production américaine, une histoire d'espionnage sous-titrée, ce serait parfait pour lui aérer l'esprit.

Mais c'est sa chute qui lui revenait en tête, elle n'était pas dupe, son corps l'avait lâchée, il lui avait dit « stop ! là c'est trop, je ne te suis pas sur cette voie ». Depuis quelques années, son corps l'alertait lorsque sa psyché partait en roue libre. Elle se coinçait les doigts dans une porte, se coupait en préparant un met, se brûlait en repassant ou s'asseyait à côté de sa chaise. Elle pouvait aussi avoir une subite poussée de fièvre qui la clouait trois jours au lit, des migraines et autres diverses somatisations. Elle se recentrait alors sur cette brutale rupture et en général analysait les choses avec clairvoyance. Elle pouvait fléchir, elle avait l'esprit souple, mais il fallait tout de même que son corps l'alerte.

Une demi-heure plus tard, elle quittait la salle en longeant le mur à pas de souris. Il n'était pas question qu'elle trébuche à nouveau. Le film était ennuyeux, elle n'avait rien à gagner à rester dans cette salle obscure. L'air frais lui fit du bien, elle décida de traverser le jardin du Luxembourg, elle aimait ce lieu quelle que soit la saison, il était toujours très fréquenté. Elle se posa tout près d'un bac à sable observant les échanges des petits entre eux. Ou plutôt les non-échanges car la plupart du temps chacun évoluait dans l'indifférence totale d'autrui. Cette période de la petite enfance la fascinait, ils pouvaient être des dizaines à courir dans cet espace réduit sans quasiment aucune interaction. Il y avait bien quelques contemplatifs qui, assis sur la margelle, se contentaient de regarder, mais après tout qu'observaient-ils ? L'enfant qui manipulait son seau ou sa pelle ou juste le mouvement des objets ?

Lily se rangeait volontiers dans le camp des spectateurs, aussi loin que remontent ses souvenirs, elle aimait observer l'évolution des gens autour d'elle, un peu à l'écart, sans participer. On lui disait « allez, vas-y, ne fais pas ta timide ».

Pourquoi timide, non ce n'était pas la peur des autres, juste le désir de maîtriser le spectacle à distance, de ne pas s'y inclure pour mieux l'évaluer, le critiquer, en tirer des leçons. La solitude est une force, elle le sait par instinct depuis qu'elle est enfant.

Accepter d'évoluer au milieu des autres sans en dépendre. Là, face à ces petits, elle observe des hiérarchies, certains ne font qu'un avec l'objet qu'ils manipulent comme s'il s'agissait de leur propre corps, plus rien d'autre n'existe. D'autres montrent une distance,

passent rapidement d'un objet à l'autre, le posent, le contemplent, vérifient que la nounou ou la mère est bien présente à sa place puis reprennent l'activité. D'autres encore effleurent le jouet pour en marquer la propriété tandis que, happés par leur imaginaire, aucune concentration sur l'objet extérieur ne leur est possible. Il est probable que chacun gardera de ces comportements de petits, des traits forts de personnalité.

Tout se joue si jeune, si vite. Lily doute de ceux qui pensent que l'éducation fait tout. L'être humain est bien trop complexe pour que sa construction s'arrête au « ici et maintenant ». Le psychisme prend ses racines dans les générations passées comme l'arbre va puiser son eau en profondeur dans les différentes couches du sol. L'éducation ne peut donner que quelques directions possibles - ou pas - en fonction de l'implantation de l'arbre. « C'est sans doute pour cela que je n'ai toujours pas d'enfant », se dit-elle. Comment prendre un pareil risque ? Tout être qui se retourne vers ses ascendants sait qu'il y en a un qui « ne tournait pas rond », qui était porteur d'une maladie grave, etc. Quant à la famille du conjoint, le risque est encore plus grand car la méconnaissance de sa généalogie est totale. Pourtant les hommes continuent d'engendrer et la loterie des chromosomes d'opérer.

Des frissons lui parcourent le corps, d'ailleurs un à un les petits sont partis accompagnés des nounous qui vont les remettre à leurs géniteurs.

Lily a froid, le soir tombe et la solitude l'enveloppe davantage à cette heure du jour, pourtant elle se sent bien. Les grilles du Luxembourg vont se fermer, les sifflets l'annoncent et là, soudain, sur le trottoir d'en face elle aperçoit Marc. À ses côtés elle pense reconnaître Aude mais le bonnet à la mode cet hiver-là uniformise toutes les têtes d'autant que les écharpes achèvent de masquer les visages. C'est bien sa silhouette, ses longues jambes minces et ses mouvements gracieux. Elle semble volubile et accompagne ses mots d'une gestuelle expressive. Ce n'est pas son genre, elle est bien éduquée mais là tout son corps s'agite pour appuyer ses paroles, convaincre. Marc est de profil, lui aussi porte un bonnet, son visage reste impassible. La démonstration appuyée de sa compagne semble le laisser de marbre. Ils se sont arrêtés, obligeant les passants à les contourner. La nuit est tombée, les lumières de la ville donnent à la scène un aspect théâtral.

Soudain Marc tourne sur lui-même et repart en arrière à grandes enjambées. Heureusement Lily a pris soin de se tenir à la lisière d'un kiosque qu'elle contourne afin qu'il ne la voie pas. Aude le suit à grandes enjambées et lui attrape le bras. C'est avec lenteur et douceur qu'il se dégage sans même croiser son regard et poursuit sa route. Aude se frotte les yeux, est-elle en train de pleurer ou est-ce des larmes de froid ?

Elle reste sur place, la tête baissée, les bras ballants comme une enfant punie tandis que Marc s'est éloigné. Lily se précipiterait bien pour la consoler et surtout en savoir un peu plus, mais elle préfère suivre Marc, intriguée .

Il s'arrête au tabac, elle suspend sa filature, contrariée car il ne fume plus depuis trois mois et elle y était pour quelque chose puisqu'il lui avait dit « c'est grâce à toi ». C'est vrai qu'au bureau ils avaient beau sortir pour cloper, l'odeur de tabac froid qu'ils répandaient autour d'eux était devenue insupportable à la jeune femme qui avait réussi à arrêter.

Marc sort, allume sa cigarette et contemple le ciel, il réfléchit. Il respire profondément, il récupère, il a l'air bien. Il reprend sa marche d'un pas léger presque sautillant. Il rentre dans un café, s'installe en terrasse et appelle le serveur. Lily s'est immobilisée derrière un arbre, elle l'observe, ce jeu de détective l'amuse. Le serveur lui apporte un demi, Marc porte le verre à ses lèvres lentement comme pour en savourer la gestuelle. Il sourit, à quoi pense-il ? Elle réfléchit et se demande si leur échange du midi y est pour quelque chose. Le froid la gagne, ses pieds sont gelés et les passants la regardent bizarrement. Il est vrai que plantée là derrière un arbre, elle interpelle. Elle se réchaufferait bien d'un chocolat au comptoir mais ce serait prendre le risque qu'il l'aperçoive. Marc manipule son téléphone, écrit-il un SMS ou cherche-t-il quelque chose ?

Il se lève brusquement sans avoir terminé sa bière, glisse des pièces sur la table et part précipitamment. Heureusement qu'elle n'a pas eu le temps de commander un chocolat.

Quelques minutes plus tard il a rejoint le MK2 Odéon et entre dans le cinéma. Lily est en arrêt, elle regarde la programmation et tombe sur le documentaire de Depardon qu'elle lui a conseillé le midi même. Elle s'assure de l'horaire, bien qu'elle soit déjà certaine que c'est pour ce film qu'il est entré. C'est précisément l'heure du début. « Il a suivi mon conseil, il m'a écoutée, il y est allé seul ».

Lily ressent la faim et le froid, elle décide de rentrer, de toute façon elle n'a plus rien à attendre. Elle marche à grandes enjambées, elle adore les ponts de Paris éclairés le soir, les reflets sur la Seine donnent à cette ville qu'elle une dimension féerique.

A-t-il rompu avec Aude ? Mais on ne rompt pas pour une séance de cinéma ! Lui a-t-il dit que c'était un excellent documentaire conseillé par une collègue ? Et elle, pourquoi n'a-t-elle pas fait l'effort de l'accompagner ? Ce n'est pas du tout cela, puisque c'est au café qu'il a pris cette décision brutale. C'est peut-être une vraie rupture, Marc a médité ses paroles sur le

couple et a décidé de reprendre sa liberté... Non, ça n'a rien à voir avec elle, pourquoi ses propos auraient-ils eu un pareil impact ?

Lily passe devant la vitrine du traiteur, elle se sent d'humeur joyeuse, elle décide de s'offrir une belle tranche de foie gras et une demi-bouteille de champagne. Après tout, c'est l'avantage de vivre seule, sa petite folie ne sera pas critiquée par un discours moralisateur.

Ce soir-là, elle trouve à son appartement un charme particulier. Elle allume toutes les lampes, elle aime cet éclairage indirect. Elle se sent bien, heureuse d'être seule, de savoir que Marc a suivi son conseil et qu'il est seul aussi.

Aude lui paraît terriblement quelconque avec sa silhouette élancée, son visage régulier, son profil de figure de mode qui donne tout au premier regard. Et si Marc était vraiment amoureux d'elle, accepterait-elle d'interrompre cette solitude qui lui est si chère ?  
– Bon, on n'en est pas là, lui répond sa petite voix intérieure toujours vigilante quand elle commence à déraper.

Lily s'est endormie avec un sentiment de plénitude réalisant seulement que le week-end s'annonçait et qu'elle n'avait pas à enclencher la sonnerie du réveil. Encore un bonus !

Cette nuit-là, elle se réveilla à plusieurs reprises, avec des rêves à fleur de mémoire : elle se trouve devant un gué, elle a une rivière à traverser mais ne sait pas comment s'y prendre, c'est alors qu'un jeune homme surgissant sur une barque lui propose de la déposer sur l'autre rive. Elle accepte la main qu'il lui tend sans aucune appréhension. Il rame avec assurance, elle a envie que ça ne s'arrête jamais. Elle apprécia le réveil qui s'ensuivit, ainsi la fin de la traversée ne mettrait pas fin à ce délicieux moment. Elle se plut à fermer les yeux et à prolonger ce moment dans une douce rêverie.

Lorsqu'elle ouvre les yeux, son réveil affiche neuf heures. Lily n'aime pas se lever tard, elle a le sentiment d'une matinée perdue et le temps, elle en manque toujours. Elle met la radio et branche la cafetière, son portable affiche un message, c'est Marc :

– Merci pour ton conseil, ce docu est bien fait et en dit long sur notre société. Bon week-end. Bises.

Alors, c'était tout, elle avait espéré un bref instant qu'il lui propose une sortie, une expo, ou pourquoi pas un resto. Finalement il ne s'agissait que d'une querelle d'amoureux entre Aude et lui, il était rentré tard, ils avaient fait l'amour et s'apprêtaient à passer à deux un

merveilleux week-end. Tandis qu'elle... qu'a-t-elle prévu ? Les pensées se brouillent dans sa tête... alors elle réagit, comment pourrait-elle se laisser déstabiliser aussi facilement ? « On arrête tout pour l'instant, l'idée, c'est de savourer son café, d'écouter les nouvelles, de lire les tweets du jour, ensuite on avisera. »

Il neigeait sur une partie de la France, les trottoirs étaient glissants et le conseil était de rester chez soi. À la fenêtre quelques flocons se posaient délicatement sur la vitre et donnaient à cette dernière une dimension féerique. Finalement, Lily était bien, au chaud, à l'abri dans son cocon qui lui ressemblait. Marc n'osait peut-être pas la rappeler après ce qu'elle lui avait dit du bien-être de la vie en solitaire. Elle serait plus nuancée la prochaine fois. « Et si je l'appelais, pourquoi attendre que ça vienne de lui, on est au XXI<sup>e</sup> siècle quand même, oui mais il est censé être très heureux en couple ».

Si elle était malade elle pourrait lui envoyer un SMS lui demandant de lui faire quelques courses. Mais elle est en pleine forme et elle a très envie de sortir pour sentir la douceur des flocons sur son visage et observer les petits qui, la couche commençant à s'épaissir, ne manqueraient pas d'organiser de belles batailles de boules de neige.

Lorsqu'elle était enfant, elle avait un jardin et les souvenirs d'hiver enneigés remontèrent à la surface. Avec son grand frère, elle se précipitait dehors se rouler dans cette ouate glacée, c'était merveilleux. C'est étrange comme la neige vous ramène à l'enfance avec ce don de transformer tout paysage jusqu'au plus laid en une beauté magique. Ainsi les objets accumulés au fond des jardins disgracieux disparaissent soudainement et offrent au regard une blancheur immaculée.

Lily prit une douche rapide, s'habilla chaudement et se dirigea à grandes enjambées vers le Luxembourg. Ses pas s'enfonçaient et crissaient mollement sur le tapis neigeux. Les flocons tournoyaient avant de se poser délicatement sur son duffle-coat, c'était un enchantement. Sa nuit avait été agréable, la magie continuait d'opérer. Les arbres commençaient à ployer sous le poids de la neige et complétaient le paysage de carte postale.

- Et si j'envoyais une photo à Marc... juste pour partager avec lui ce moment délicieux ?

Avant d'approfondir davantage la question, elle prit une photo et l'envoya immédiatement accompagnée d'un « vivre seule n'empêche pas de partager de belles choses. Bises. Lily. »

Fière de son initiative elle coupa le son de son portable et le glissa au fond de son sac. Elle ne voulait en aucun cas rester suspendue à l'attente de son hypothétique réponse. Pour se sentir libre, il faut savoir être indépendant.

Le problème avec la neige parisienne, c'est sa fugacité, alors Lily s'en mettait plein les yeux, elle aurait bien voulu constituer une réserve d'images qu'elle sortirait une par une pour enchanter un après-midi monotone ou une matinée pluvieuse. Mais la beauté des paysages au même titre que les instants de bonheur ne peuvent pas se stocker. Ils se consomment à l'instant où ils apparaissent et se dissipent avec la même rapidité.

La neige conférait au jardin une telle dimension d'irréalité que, se sentant extraite de son quotidien, Lily se prit pour une tsarine traversant ses terres, elle eut follement envie d'une capuche bordée de fourrure. Souriant de plaisir, son regard croisa celui d'un couple qui se promenait bras dessus bras dessous. En une fraction de seconde son bonheur s'altéra, « que ce doit être bon de s'appuyer sur quelqu'un pour consolider sa marche... sa vie ». Une zone d'ombre traversa son esprit, elle chercha fébrilement son portable dans le fond de son sac. Mais non, rien, aucune réponse, Marc n'avait peut-être même pas allumé son téléphone. Soudain d'un geste incontrôlé, elle tapota un nouveau message : « je marche dans la neige, tout est somptueux, j'aimerais partager cet instant avec toi, dommage que tu aies trouvé l'âme sœur. » Elle appuya sur la touche « envoi » précipitamment avant que sa conscience vigilante ne la freine dans son élan.

À nouveau elle plongea son portable au fond de son sac et se fit le serment qu'elle ne le consulterait plus d'ici la tombée du jour. Se rendant compte qu'elle tremblait de froid, elle se dirigea vers un café. Le contraste chaud/froid activa son sentiment de plaisir, elle se glissa sur la banquette et commanda un chocolat.

Le café était animé, les passants venaient s'y réchauffer et le sol était couvert de traces sales laissées par la neige fondue. Chacun y allait de sa petite anecdote liée au temps.

Quelques tables plus loin, un homme était plongé dans un quotidien, ses lunettes opacifiées par la condensation devaient altérer sa lecture mais il n'en semblait nullement perturbé. Il ressemblait à Pierre, son premier mari, lorsqu'il était plongé dans un ouvrage, le monde extérieur s'évanouissait, il avait une telle capacité à s'extraire du brouhaha et à se suffire à lui-même... allons bon, les griefs contre Pierre lui reviennent et ça l'agace. Elle est passée à autre chose. Parfois c'est trois fois de suite qu'elle devait s'adresser à lui pour qu'il réagisse. Il ne l'entendait pas, ne la voyait pas. Un dimanche, au comble de l'agacement elle s'était dessinée deux boules rouges sur les joues, il s'était contenté de lui dire :

– Il faudrait changer l'ampoule de la salle de bain, elle manque de puissance, tu as un peu forcé sur le maquillage ou c'est moi ?

– Oui, c'est à cause de toi, hurla Lily, tu ne me regardes plus, je ne suis bonne qu'à préparer les repas du soir, et pas terrible encore. Tu ne me dis rien sur ton travail, tu ne partages rien, je ne te sers à rien.

– Allons, pas d'hystérie s'il te plaît, mon travail ne t'intéresse pas, tu me l'as déjà dit et ça je peux le comprendre, pour le reste je n'ai jamais été bavard et tu le sais depuis le début. J'ai besoin de calme. J'aime la tranquillité, tu l'as toujours su et tu me disais que toi aussi tu étais casanière. Maintenant il ne se passe pas un seul jour sans que tu me reproches de ne pas sortir, de ne pas inviter d'amis, de ne pas courir au cinéma ou au théâtre tous week-end, de ne pas sauter dans un avion à chaque vacances comme le font soi-disant tous tes collègues. Si tu n'es pas heureuse avec moi, séparons nous, ce n'est pas un drame mais je n'accepte plus que tu cherches à me provoquer en permanence. Ça m'use et j'ai envie de durer.

Sur ce, Pierre avait quitté la table abandonnant son assiette à peine entamée et était sortie avec le plus grand calme.

Lily avait pesté toute la journée, seule dans l'appartement, après tout il avait raison, à quoi sert de vivre avec quelqu'un avec qui on ne partage rien. C'est ainsi que la semaine suivante, sans autre raison, ils avaient entamé une procédure de divorce.

Pourtant la première fois qu'elle l'avait rencontré dans une soirée, son calme, son côté posé, très assuré, sa grande culture l'avait fasciné, « c'est un mec comme ça dont j'ai besoin au quotidien, une encyclopédie qui me rassure, tout le contraire des types branchés avec qui je bosse. » Il n'avait pas été si facile à conquérir. Lily avait dû mettre en avant ses compétences intellectuelles, il était exigeant. Mais elle ne doutait pas d'elle-même ayant toujours été une excellente élève. L'école, au-delà des notes, lui avait offert l'assurance, la certitude d'être au-dessus de la mêlée. Son physique n'avait rien de repoussant et c'est ainsi que Pierre en quelques mois était tombé dans le filet. Ce qu'il aurait dû comprendre, c'est qu'elle souhaitait exactement l'inverse de ce qu'elle annonçait pour l'avenir. Elle n'avait pas comme lui l'amour de la culture chevillé au corps et ne pouvait se contenter de ce qu'elle considérait maintenant comme un empilement de savoirs. Ce qu'elle voulait dorénavant, c'était jouir de la vie, du réel dans sa forme la plus simple, la plus primaire. Pierre, dont la grille de vie était dessinée depuis l'enfance, n'accepta pas une période de concubinage et souhaita l'épouser. Deux ans plus tard ils divorçaient.

Que d'énergie dépensée autour de cette relation amoureuse ! Voilà qui la laissait songeuse. Au début les connaissances de Pierre étaient comme une fontaine jamais tarie qui

venait apaiser une soif tyrannique. Elle ne peut nier qu'il lui faisait du bien mais ce puits sans fond jamais pris en défaut a fini par ne plus l'étancher. Elle aurait voulu pouvoir en garder quelque chose, en faire les fondations de sa propre construction. Tout cela n'était qu'un leurre, le savoir de Pierre lui appartenait, en aucun cas elle ne pourrait se l'approprier, elle ne serait toujours que son auditrice. Son manque d'estime de soi restait intact. Pas plus que l'hyperactivité qu'elle déployait dans son travail, les discours de Pierre ne pouvaient combler son vide intérieur.

Sa relation aux autres était à l'image de celle qu'elle entretenait avec elle-même, une suite de mouvements logiques qui ne faisaient que la renvoyer au manque, au creux au ventre. La douceur du chocolat glissant dans sa gorge interrompit sa réflexion, elle savait encore jouir du plaisir de l'instant, c'était toujours cela.

« Mais quel sein m'a nourri qui m'a laissée en permanence ce ressenti de frustration ? ». Ce furent alors des images de Vierge à l'enfant qui défilèrent dans sa tête : Van Eyck, Lippi, Bellini, Dürer ... Rarement le regard de la mère croisait celui du bébé, il se perdait au loin ou le plus souvent se repliait vers l'intérieur.

Elle avait lu dans un article écrit par un psy que le sein ne suffisait pas pour nourrir l'enfant, il fallait que le regard de la mère l'accompagne ainsi que sa voix et des paroles apaisantes. Sa mère n'avait pas dû beaucoup lui parler... « Jamais je ne serai mère, c'est trop compliqué », se dit-elle brutalement.

Le chocolat chaud poursuivait sa mission apaisante. Elle fut tentée de consulter ses SMS mais non, elle tiendrait, pas avant ce soir. Se sentant observée, elle tourna la tête, l'homme au journal la regardait et lui fit un sourire :

– Vous au moins, vous appréciez le chocolat !

Elle se rendit soudain compte que comme une enfant elle en avait sur le pourtour de sa bouche et se léchait les lèvres sans aucune retenue.

– Excusez-moi, c'est la neige qui me fait régresser.

– Vous avez raison, la neige renvoie à l'enfance, ce matin tout est merveilleux. Comme vous avez fini votre chocolat, si vous êtes d'accord je vous en offre un autre et je partagerai avec vous ce moment délicieux.

Lily fut amusé par le discours précieux de cet homme d'un certain âge.

– Avec plaisir, j'ai envie de poursuivre cet état de semi-conscience !

L'homme glissa sur la banquette jusqu'à ses côtés. De près, son visage était marqué, elle se sentit plus à l'aise.

– Voyez-vous, je me questionnais sur l'allaitement, c'est l'effet chocolat. Votre mère vous a allaité ?

– Quelle étrange question pour faire connaissance ! Oui, elle m'a allaité jusqu'à mes premières dents, ensuite elle a arrêté parce que je la mordais, c'est du moins le récit qu'elle m'en a fait. Et vous ?

– Oh moi je suis d'une époque où les bébés ne devaient pas trop empiéter sur la reprise du travail de leur mère. Elle a dû me donner le sein quelques semaines, mais c'était sans doute trop contraignant, elle a arrêté, d'où mon plaisir inouï à siroter mon chocolat, grâce à elle je n'ai jamais été rassasiée !

– Moi, voyez-vous, je n'ai jamais supporté un autre lait que le lait maternel. Je n'aime pas les laitages, ils me provoquent des troubles gastriques.

On en est déjà là, se dit Lily toujours très souriante.

– Alors votre mère était très exclusive ?

– C'est exactement cela, elle n'a jamais aimé me partager !

– Je suis sûre que vous n'êtes pas allé en nourrice.

– Quelle intuition ! Et moi je parie que vous êtes allée à la crèche.

– Bien vu, de quatre mois à trois ans. C'est formidable une relation qui commence vraiment par le commencement. C'est étrange, vous ne trouvez pas, de faire un bébé et de le confier si jeune à d'autres pour en prendre soin toute la journée, et puis ensuite à l'école qui prendra le relais. Je ne suis pas sûre de vouloir un enfant.

– Alors voyez-vous, moi qui ai été élevé sous le regard permanent de ma mère, j'avais peur de tout, j'étais timide, presque asocial. Ma mère m'a mis à l'école à six ans juste parce que c'était la loi. J'avais des maux de ventre dès que je franchissais la porte de la classe. C'était redoutable. J'ai commencé à me civiliser à l'adolescence. Je ne souhaitais en aucun cas reproduire ce schéma avec mon enfant.

– Et votre père, qu'en pensait-il ? Vous avez un enfant ?

– Mon père était très absent, il voyageait beaucoup pour son travail et ça l'arrangeait de déléguer mon éducation à ma mère. Oui, j'ai un fils, j'ai divorcé lorsqu'il avait cinq ans, au bout du compte je n'ai guère fait mieux que mon père. Mon fils a pris le contre-pied, il a deux enfants et est en congé parental. Sa femme gagne beaucoup mieux sa vie, ils ont fait ce choix. Je ne peux pas dire que je cautionne.

– Ça se fait de plus en plus souvent maintenant que les femmes ont de meilleures situations, moi aussi je gagnais plus que mon mari. C'est drôle, mais pour moi ça été comme vous, on dit

que l'adolescence est la période la plus difficile à traverser, or c'est à la puberté que j'ai commencé à me sentir exister, j'ai peu de souvenirs de mon enfance, ni agréables ni désagréables.

– Vous n'avez donc pas fait de psychanalyse ? Moi non plus, mais contrairement à vous j'ai beaucoup de souvenirs d'enfance, peut-être est-ce le fait de vieillir. Je vivais en province, nous avions un grand jardin et j'ai passé beaucoup de temps à l'extérieur, ma mère adorait jardiner et était une experte en botanique.

– Si je suis en analyse mais cela ne fait pas remonter les souvenirs, c'est un travail qui se trame avec un pas d'écart. Je me souviens qu'à la crèche il y avait des hamsters pour garder le contact avec la nature. Aujourd'hui c'est interdit à cause des allergies, des problèmes d'hygiène.

– Oui, l'obsession des microbes... Moi j'avais un chien, un chat, une tortue, j'ai élevé des poussins et des poissons rouges. Vous imaginez à six ans lorsque j'ai dû rester enfermé dans une classe toute la journée, ça été terrible, inhumain.

- Si j'avais un enfant, j'aimerais qu'il puisse profiter d'un grand jardin comme vous mais comme j'adore Paris, je ne me sens pas capable de vivre ailleurs.

– Je vous comprends, surtout que la première chose avec un enfant, c'est qu'il ne sente pas que vous vous sacrifiez pour lui, car alors la culpabilité le ronge et il finit par vous en vouloir.

- L'éducation est une chose impossible, quoi qu'on fasse on est toujours à côté.

– Tout est une question de dosage, ni trop ni trop peu, et c'est là que ça se complique. Le juste équilibre est une position instable à réajuster en permanence, c'est beaucoup plus confortable de basculer totalement, vous savez... Le bien/le mal, le beau/le laid, ce qu'on appelle l'Un, Dieu/ le diable, vous êtes croyante ?

– J'ai eu une éducation catholique, à vrai dire je n'arrive pas à renoncer à Dieu. Quand ça ne va pas, j'aime penser qu'il existe, je me réfugie sous sa protection. Je ne me sens pas assez forte pour envisager un monde sans Dieu mais je ne revendique aucune religion.

– Lorsqu'on a été élevé avec l'idée d'un Dieu bon, protecteur, d'une autre vie où l'on se retrouvera tous dans la paix et la quiétude, c'est difficile de renoncer. Moi aussi j'ai baigné dans le catholicisme, je peux dire que le chemin a été long et difficile pour que j'ose énoncer clairement que Dieu n'existe pas, que la condition humaine est difficile, qu'elle nécessite un réconfort, c'est là que Dieu prend toute sa place.

– Vous pensez que la croyance permet qu'il y ait moins de dépressions et de suicides ?

– Malheureusement non, c'est un refuge pour ceux qui ne vont pas trop mal, sinon ça ne fait pas le poids.

– Moi je pense qu'il faut apprivoiser, profiter de l'instant présent, jouir de l'immédiateté. Voyez la neige comme c'est beau, dans quelques heures ça va s'arrêter, fondre et provoquer une soupe terreuse affreuse.

– Parlez-moi de votre adolescence, il semble que ce soit pour vous une période dynamique.

– Si je devais résumer, je dirais que mon corps me procurait des sensations nouvelles, qu'il me permettait de me recentrer sur moi. Je me sentais moins dépendante des autres, je trouvais à mon corps de l'intérêt. Ma petite personne devenait le centre de mon monde et j'assumais. C'est difficile à mettre en mots mais c'était comme si je passais d'une certaine horizontalité, celle de mon enfance dans une histoire linéaire, à la verticalité. Je réapprenais à marcher par moi-même, pas pour me diriger vers des bras tendus. Cette verticalité me permettait de me dégager de l'héritage familial.

– Alors vous n'étiez pas une adolescente débordée par ses pulsions ?

– Mes pulsions me permettaient de me recentrer sur moi, de m'intéresser à ma petite personne, de ne pas m'inquiéter de l'humeur de ma mère, de mon frère, de mon père. Juste de la mienne. C'est très égoïste bien sûr, mais pour comprendre autrui il faut d'abord avoir été capable d'être à l'écoute de soi. Les autres ne m'atteignaient plus, ma mère, mon frère n'étaient plus mon miroir. Je prenais possession de mes sens, mon œil était à l'affût, ma langue m'informait des saveurs, mon tympan était en permanence à l'écoute, mes narines humaient toutes les saveurs, enfin c'était mon corps à moi qui me restituait tous les plaisirs de la vie. Je choisissais mes vêtements et plus personne ne pouvait me contraindre à porter ce que j'abhorrais. Mon enveloppe vestimentaire m'appartenait, je n'étais plus l'étiquette sociale de mes parents.

– Comme vous dites bien les choses... Mais ne pensez-vous pas que cette reconstruction personnelle ne peut se faire que s'il y a un « je » au préalable ?

– Bien sûr, il est acquis que c'est la première relation du bébé à sa mère qui va permettre la construction du sujet et que c'est indispensable pour qu'il y ait une réappropriation à l'adolescence. Les premiers relais et modèles psychiques du bébé ne peuvent venir que de la mère, c'est pour cela qu'elle y glisse autant de sa personne, à son insu bien sûr. L'angoisse du bébé n'est apaisée que par le regard de la mère qui le considère comme son petit, un tout. L'adolescence est le moment unique de la vie où l'on peut se dégager de l'emprise maternelle et parentale, c'est pourquoi il est si douloureux pour beaucoup. Moi j'ai pu compter sur mon corps, il a été le fer de lance de ma reconstruction. Et pour vous ?

– Vous avez tellement les mots justes pour décrire cette période parfois si compliquée... Je crois pouvoir dire que j'ai ressenti les choses à l'identique avec un petit bémol, la génitalité me débordait un peu, pour la canaliser mon engagement politique au sein de la LCR m'a été d'un

grand secours, c'est du moins ainsi que j'ai analysé les choses par la suite. J'étais moins bien construit que vous, Mademoiselle, il m'a fallu avoir recours à l'identification au groupe et ce qui était bien avec la politique, c'est que lorsque les choses s'effritaient, on les reconstruisait autrement.

– Je pense que c'est toujours d'actualité, la politique est pour beaucoup d'hommes une façon de se canaliser, mais l'objet doit être gratifiant et beaucoup aspirent à être propulsés au sommet, à devenir l'Un.

– C'est-à-dire l'inverse de la motivation de départ qui avait plutôt pour but une meilleure intégration au monde social.

– On pourrait dire que les chefs politiques ne se sont jamais départis du regard de la mère, ils ont totalement raté leur prise d'autonomie.

– Quels merveilleux échanges, Mademoiselle, que je suis heureux de cette matinée !

– Serait-il indiscret de vous demander votre profession ?

– Après beaucoup d'égarements dans le monde politique puis dans le journalisme, je suis devenu écrivain. L'écriture est le meilleur régulateur des tensions internes. L'écriture donne corps, elle est trace d'identité, elle permet d'inscrire des fantasmes en mots, elle distille la jouissance en temps réel et parfois elle n'est pas qu'un acte solitaire, elle est partagée avec les lecteurs. L'écriture est une seconde vie, elle est souvent nécessité. Mon nom ne vous dira rien, je ne suis pas très connu, mais l'important n'est pas là.

– Quel type de roman écrivez-vous ?

– Je n'ai pas d'imagination pour les romans, je me contente de tenir un journal que je publie tous les cinq ou six ans. Notre rencontre va me permettre d'étoffer de quelques pages mon cahier et ce récit vous appartiendra autant qu'à moi.

– Quand vous l'aurez rédigé, ça me ferait plaisir de le lire.

- Vous risquez d'être déçue, on verra, mais il est presque 13 heures, pourrais-je vous inviter à déjeuner sans avoir l'air d'un vieux dragueur ?

– Avec plaisir, je n'avais pas de programme ou plutôt si, être disponible à l'instant présent et le savourer pleinement, c'est plutôt réussi.

– Je vous invite à ma cantine, c'est simple et délicieux.

Alors qu'il se levait, Lily fut surprise par sa haute taille, il devait avoir de longues jambes.

– Je m'appelle Lily

– Et moi Augustin, je vous l'ai dit, ma mère était fervente catholique.

Lily glissa sa main dans le bras proposé par Augustin et les deux remontèrent à petits pas la rue de l'Odéon. La neige s'était arrêtée de tomber et le sol crissait sous les semelles. La température s'était radoucie et on pouvait déceler les premiers indices de fonte.

Lily atteignait à peine l'épaule de ce grand monsieur. Ils riaient tous les deux et quiconque les croisait aurait pu miser sur une amitié de longue date ou peut-être un couple amoureux, après tout l'écart d'âge n'était plus un obstacle.

Elle aurait aimé croiser Marc, elle aurait été fière qu'il la voie si épanouie auprès de cet homme mûr dont la haute stature et le phrasé assuré attiraient les regards.

Ils arrivèrent au restaurant où Augustin avait sa table attitrée et furent reçus comme des habitués.

– Monsieur Augustin, je vous conseille notre plat du jour, de la joue de bœuf servie avec des grenailles rissolées.

– Ce sera parfait, mais aujourd'hui je prendrai une entrée, je souhaite que le repas dure longtemps, je vous présente Lily, mon amie croisée sur une banquette !

Lily se sentit rougir.

– Vous préférez du blanc ou du rouge ?

– J'ai un faible pour le blanc mais les connaisseurs ne l'apprécient guère, alors choisissez.

– Ce sera parfait, vivons dangereusement. Ils ont un foie gras maison délicieux, ce froid fait supporter les calories.

– J'adore le foie gras, je vais me risquer à la joue de bœuf, je ne connais pas.

– Servez-nous une bouteille de Chablis bien frais.

– Je viens ici tous les midis, c'est mon luxe. Je n'aime pas cuisiner, le soir je mange très peu.

– C'est parfait pour la santé, vous avez le bon rythme. Moi aussi du fait de mon travail je déjeune à l'extérieur tous les midis, en alternance japonais, chinois ou hamburger, mais le soir j'aime cuisiner des produits frais bien que je sois seule. C'est une détente, la cuisine.

– Nous en étions restés à l'adolescence, avez-vous ressenti le désir d'écrire un journal intime ? Les filles sont plus prolixes que les hommes dans ce domaine.

– J'aimais mettre sur le papier quelques réflexions qui me traversaient l'esprit mais je suis d'un naturel brouillon, un cahier c'était trop organisé pour moi, j'utilisais des feuilles volantes ou n'importe quel papier qui traînait dans la chambre. Résultat tout s'éparpillait, se perdait, je n'ai rien gardé. J'aimais écrire, j'aurais voulu faire des études de lettres ou de philo, j'ai adoré cette discipline, mais mes parents m'en ont dissuadée, prétendant que c'était des voies de

garage. J'aimais bien dessiner, j'étais bonne en géométrie, alors j'ai pensé à architecte, c'est une profession qui se féminise de plus en plus.

– Vous aimiez la philo ?

– Oui, mon prof était excellent, la condition humaine, la question de l'être et de l'avoir. Le pari de Pascal, la démonstration cartésienne, la rigueur kantienne, ces textes me ravissaient.

– Moi aussi cette discipline me séduisait mais il m'aurait été difficile de concilier cette recherche métaphysique et mon engagement politique beaucoup plus concret. Pire, c'était antinomique. Lorsque l'on est militant, il y a une barrière à la réflexion qui s'érige brutalement. Comme si agir et penser étaient inconciliables. On lisait tous les mêmes textes, tous sur la même voie ça nous rassurait.

– J'ai toujours détesté le militantisme, pour moi c'était une découpe de la pensée beaucoup trop radicale. Finalement j'ai trouvé mon compte dans ma profession parce que ces études n'ont jamais menacé ma liberté de penser même si au bout du compte ce que je fais aujourd'hui n'a rien à voir avec mes attentes initiales. Je travaille sur des projets en trois dimensions, je boucle des dossiers, tout cela se mesure au millimètre près, on est dans un système de calcul, on obtient un résultat concret, c'est gratifiant, sans plus.

– Vous avez une grande maturité dans votre discours, vous ne vous êtes pas faite piégée comme beaucoup de jeunes de votre âge dont la capacité de pensée est bien altérée... de mon point de vue.

– Vous croyez ? Il est vrai que je suis souvent déçue par les personnes de ma génération. J'aurais dû naître vingt ans plus tôt. Toutes les technologies actuelles sont très déstabilisantes et beaucoup n'ont pas le courage de renouer avec les fils d'une réflexion solide. Ils se laissent porter par la vague. Il faut reconnaître qu'on ne nous laisse guère de temps, la rentabilité que l'on exige de nous est peu conciliable avec une pensée dialectique.

– C'est vrai, vu de l'extérieur, j'ai un peu le sentiment que l'on est revenu au travail à la chaîne en mieux rémunéré.

– Les open space offrent les conditions parfaites d'écrasement du sujet, on est là tous à s'épier, à croiser nos voix, à ne faire qu'une masse qui tend vers la même direction. J'ai bien un bureau pour moi mais il est vitré ! Au cas où il me viendrait l'idée de faire autre chose, il y aura toujours un regard pour me rappeler que je dois contribuer à la force de travail du groupe.

– Vous savez, il n'y a pas que la promiscuité qui provoque l'uniformisation. J'avais une chronique tous les matins sur une chaîne de radio. On attendait de moi la même soupe quotidienne : un tiers d'infos, un tiers d'humour, un tiers de critiques, le tout bien tressé dans une langue mi-châtiée, mi-populaire. J'utilisais chaque jour la même grille d'écriture et si je

faisais un écart, des auditeurs téléphonaient pour se plaindre à mon chef qui me recadrerait au plus vite, pas question de perdre de l'audimat. J'étais plutôt bien payé, mais un jour j'en ai eu marre, j'avais le sentiment d'un travail absurde de répétition. Je ne parlerai pas de travail à la chaîne, ce serait manqué de respect aux ouvriers.

– La répétition c'est bien le problème de la condition de l'homme, tout dans notre organisme renvoie à la répétition : s'alimenter, dormir, déféquer, se laver, etc., en même temps nous aspirons à ne pas répéter les mêmes gestes, les mêmes échecs.

– C'est un mouvement logique qu'il faut apprendre à gérer, répéter certes, mais avec un pas de côté et parfois ce pas peut être un fossé. C'est comme l'écriture, elle s'aborde de deux façons. Il y a celui qui écrit pour être lu par le plus grand nombre, il aura ce but en tête et infléchira son propos en fonction de son lectorat. Et il y a celui qui utilisera l'écriture pour se projeter à l'extérieur sans autre intention que ce mouvement vital. Il peut ne pas être publié, n'être lu que par quelques-uns parce qu'il en faut quand même, il prend ce risque de garder l'anonymat pour sauver son authenticité. Il arrive que cette intégrité soit payante et qu'autrui se reconnaisse dans ses valeurs, mais c'est un risque à prendre. Lorsque j'étais journaliste, c'est un risque que je ne pouvais pas prendre.

– Vos propos sont sages, sans doute s'acquièrent-ils en vieillissant, en tout cas vous avez le don d'amener une conversation à un niveau supérieur.

– Il ne s'agit pas de moi mais de notre rencontre, tout au long de la vie des rencontres rares peuvent jalonner notre parcours, encore faut-il savoir s'en saisir, ne pas avoir peur, ne pas se détourner ou préférer l'assurance du connu. Tout à l'heure sur la banquette j'ai pris un risque mais en vous observant, votre gestuelle m'a donné à penser qu'un échange était possible entre nous, vous auriez pu également m'envoyer promener. Vous aussi avez pris ce risque.

– Aujourd'hui je me sentais disponible, c'est à cause de la neige.

– Vous me faites penser à Meursault lorsqu'il tire sur l'Arabe... peut-être à cause du soleil.

– J'ai beaucoup aimé ce livre. Des éléments forts de la nature peuvent déstabiliser mais ça ne suffit pas, dans *l'Étranger* il y a un contexte. La neige vous amène à la régression, on redevient enfant avec toute la confiance dans l'autre que cela suppose. Si un enfant ne fait pas confiance aux adultes qui l'entourent, il ne peut pas grandir - ou alors mal.

– Ces rencontres dont je parlais tout à l'heure sont liées à cette régression dont vous parliez, pour une vraie rencontre avec l'autre il faut se départir de ses défenses, c'est pourquoi ces instants sont si rares. Depuis ce matin, nous sommes comme dans un dialogue de Platon à la différence qu'il n'y a ni maître, ni esclave, ni vérité à faire advenir. Ni vous ni moi ne croyons

à une vérité, c'est là notre point de rencontre, nous n'avons pas l'objectif de convaincre l'autre car nous ne possédons aucune certitude à vendre, ni moi le vieux, ni vous la jeune.

– Ce vin est délicieux, observez sa couleur jaune dorée, on dirait de l'or transparent.

– Vous aimez les bijoux ?

– Je les adore, malheureusement c'est un produit de luxe que je ne peux pas m'offrir, du moins ceux dont j'ai envie. En revanche je peux faire un détour de quelques centaines de mètres pour aller admirer une vitrine. Pour moi, les beaux bijoux sont comme les tableaux, les contempler me fait du bien.

– Vous êtes drôle avec votre spontanéité, vous êtes vraiment quelqu'un qui possède une vraie joie de vivre. Ce n'est pas donné à tout le monde, c'est un trésor solide.

– Alors ça, on ne me l'avait jamais dit ! Moi solide ? Je pleure comme je ris, vous verrez à l'usage. Oh ! pardon, ça m'a échappé je deviens trop familière. Ce foie gras est un délice. Je suis souvent passé devant ce restaurant mais n'y suis jamais entré.

– Ce n'est pas une cuisine pour les jeunes, c'est très traditionnel, c'est une question de génération, moi j'ai du mal avec les mets japonais, leurs brochettes qui se réduisent à des bâtons, je ne suis pas amateur des chinois non plus. J'aime les ingrédients classiques, solides, les plats au beurre, à la crème.

– Ça ne se voit pas, vous avez la ligne.

– Non, pas vraiment, mais je privilégie la qualité à la quantité.

– Avez-vous vu *12 jours*, ce documentaire de Depardon sur la psychiatrie ?

– Non, je vais assez peu au cinéma et me suis arrêté aux films en noir et blanc, si possible sous-titrés, je suis plutôt Action Christine ou Champollion si vous voyez ce que je veux dire. Qu'est-ce qui vous a plu dans ce documentaire ?

– Ça montre comment notre société se dépatouille dans la gestion de ses fous, avec beaucoup de culpabilité concernant les hospitalisations d'office. Du coup, se sentant coupable, elle introduit du juridique là où il n'a rien à y faire. C'en est comique pour ne pas dire pathétique. Les avocats et juges sont là, plaqués et impuissants, ils ne font que suivre l'avis du psychiatre. Qui prendrait la responsabilité de libérer un dangereux psychopathe ou un halluciné ? Cette joue est délicieuse, elle fond dans la bouche et s'harmonise fort bien avec les abricots confits.

– Le terme « joue » est un peu trop humain, ça met mal à l'aise.

– Augustin, ça ne vous dérange pas de vivre seul ?

– Pas du tout, je m'en accommode fort bien. Je ne reste pas enfermé chez moi, je m'efforce d'être disponible aux rencontres éventuelles. Comme dans tout choix, la vie à deux est un renoncement à tous les possibles, une découpe de territoire. Je ne me suis jamais ennuyé dans

la solitude. J' ai choisi ce mode de vie en sachant à quoi je devais renoncer et ce que je pourrais gagner. Rien de pire que la solitude subie.

– Moi aussi la plupart du temps je revendique mon choix d'être seule, mais parfois j'aimerais partager un ressenti, une émotion, quelque chose de fugace qui ne pourra plus être partagé à un autre moment.

– Tout choix de vie suppose des renoncements mais aussi des gains, encore une fois l'important c'est d'en avoir fait le choix. Vous prendrez un dessert ?

– Non merci, je n'en peux plus, un café volontiers, mais surtout Augustin ne vous privez pas.

– Non, moi aussi j'ai mon quota de calories pour affronter le froid. Je ne prendrai pas de café mais un petit calva.

– Je tiens à payer mon repas, c'est normal.

– Vous m'offensez, c'est moi qui vous suis redevable pour ce repas hors de mon ordinaire.

– C'est totalement réciproque, j'ai rarement eu un interlocuteur de cette qualité. Ce qui me ferait plaisir si vous n'êtes pas fatigué, ce serait de faire une promenade digestive au Luxembourg, j'aimerais observer avec vous les petits sur le manège de chevaux de bois.

– Quelle bonne idée, j'y passe régulièrement et m'y arrête parfois. J'aime le sérieux avec lequel ils brandissent leur épée afin de saisir au passage les anneaux métalliques.

– Oh !comme il fait froid !

– C'est le phénomène de la digestion, je ne pense pas que la température soit tombée. Regardez, au contraire la neige est en train de fondre et de tomber des arbres, c'est pire que la pluie, dépêchons nous.

– Le parc est presque vide contrairement à ce matin où les enfants faisaient des batailles de boules de neige.

– Ah ! le manège est fermé.

– Sans doute n'y avait-il pas assez d'amateurs.

–Ce manège me rappelle mon enfance, il est ancien comme moi.

– C'est vrai, ceux que je fréquentais petite étaient plus modernes, bien que maintenant ils soient très datés, d'ailleurs ils n'existent plus. Les plus anciens, avec leurs chevaux de bois, ont su traverser le temps. Quel plaisir ressentent les enfants à tourner en rond comme ça, toujours dans le même sens ?

– Le plaisir de la sécurité, Lily, ils connaissent le voyage et ne font que le répéter. Cette foutue répétition qui nous colle à la peau !

– On va voir les ruches, ça doit être beau sous la neige.

– Si vous voulez mais avant je vais vous montrer quelque chose.

Augustin et Lily prirent le chemin désert qui longeait les grilles du jardin.

– Regardez cet immeuble, tout en haut, les chambres de bonnes, la troisième fenêtre en partant de la gauche. J'ai vécu là de 19 à 23 ans dans une pièce sans confort avec une vue merveilleuse sur le Luxembourg.

– Quelle chance de vivre dans ce quartier lorsque l'on est étudiant ! Moi je partageais une chambre avec une étudiante rue de Paradis, c'était moins pittoresque. On avait un petit réchaud et une casserole dans laquelle on réchauffait des conserves. La promiscuité était insupportable, ça a duré neuf mois, le temps que l'année universitaire se termine. On s'est quitté fâchées à mort sans jamais se revoir. Pardon, je vous ai coupé...

– Oui, j'avais conscience à l'époque que c'était un privilège. Je traversais le jardin tous les matins pour me rendre à la Sorbonne où j'étudiais l'histoire. Je fréquentais également le collège de France où sévissaient Foucault, Lévi-Strauss et d'autres, c'était la grande époque. Je garde néanmoins un souvenir nostalgique de ce lieu emprunté de tristesse. Les propriétaires qui me louaient la chambre habitaient au deuxième étage, c'était des quadragénaires. Je descendais parfois donner des cours de soutien à leurs deux fils, ils me proposaient de rester souper avec eux. Lui était souvent en déplacement à l'étranger, elle restait au foyer, elle était discrète mais pleine de petites attentions à mon égard. Je pense que ça la rassurait de savoir qu'elle pouvait compter sur moi en l'absence de son mari.

Lors d'une rentrée scolaire, j'ai différé mon retour, j'ai eu l'opportunité d'un séjour à New York. Lorsque je suis rentré, début octobre, j'ai appris son suicide quelques jours plus tôt, son mari était absent, en voyage comme à l'accoutumée. Ce sont ses fils qui l'ont trouvée au retour du collège. Elle avait absorbé tous ses tranquillisants. J'ignorais qu'elle était sous traitement, j'ai appris plus tard qu'elle était mélancolique. Son mari, ses fils étaient effondrés. Pour moi cet acte était incompréhensible, c'était un couple aisé qui s'entendait bien, leurs fils étaient charmants, ils vivaient dans un lieu que tout le monde leur enviait, ils étaient accueillants, simples, c'était le modèle de la vie de famille réussie.

Ça a été une leçon de vie, on pouvait donc être rongé d'un mal intérieur que rien ne pouvait apaiser, pas même l'amour d'un conjoint et de deux enfants. La dernière année a été difficile, j'ai poursuivi l'aide scolaire mais j'étais le spectateur d'une souffrance pour laquelle je ne pouvais rien. Le mari m'a confié que sa femme avait déjà attenté à sa vie dans son adolescence et qu'il pensait que la maternité et la vie de famille auraient suturé son mal-être. Elle semblait heureuse mais son démon intérieur a été le plus fort. Ils ont préféré vendre l'appartement qui leur rappelait trop sa présence, j'ai quitté l'immeuble en même temps. Je passe presque quotidiennement devant ce lieu d'où je garde les meilleurs souvenirs de ma vie

d'étudiant et le spectacle de la plus grande souffrance, celle d'enfants qui ne comprendront jamais pourquoi leur mère les a abandonnés et porteront sans doute à vie la culpabilité de n'avoir pas su la retenir. Un parent qui se suicide, c'est la pire saloperie que l'on puisse faire à son enfant. J'ai été confronté dans ce drame à ma propre impuissance, celle de ne pouvoir un tant soit peu soulager leur souffrance.

– Vous n'avez pas su la raison de ce mal qui la rongait ?

– Pas vraiment, sans doute un traumatisme grave de l'enfance ou de l'adolescence. Mais mon intention n'était pas de plomber l'après-midi, d'ailleurs j'ai eu des nouvelles des garçons des années plus tard, ils semblaient mener leur vie comme tout le monde, leur père s'était remarié, ils avaient une petite sœur.

– J'ai connu moi aussi une personne qui a fait le choix de se retirer du monde mais elle était âgée et ses enfants adultes. La vie est une proposition, si nous ne choisissons pas d'y entrer, heureusement qu'il nous reste le choix d'en sortir quand bon nous semble.

– Vous avez raison d'en parler avec un tel détachement, c'est la conduite la plus sage.

— Nous voilà à notre point de départ, cela fait plus d'une heure que nous marchons, j'ai froid, je peux vous offrir un thé ?

– Volontiers, la nuit commence à tomber, les journées sont si courtes en cette saison.

– Voulez-vous que nous allions dans un salon de thé ou que nous bouclions la boucle en retournant au café où nous nous sommes rencontrés ?

– La logique de la boucle me convient bien, espérons qu'il soit encore ouvert. Augustin avez-vous peur de la mort ? L'espèce humaine a toujours peur de l'inconnu, ce qui est fascinant avec la mort, c'est que ce soit la seule expérience dont on ne puisse rendre compte. C'est l'expérience unique qui appartient à chacun ; au fond c'est un peu la liberté absolue vu qu'il n'y a pas de mots pour en rendre compte, rien pour la castrer, la limiter.

– La castrer ? Je ne comprends pas.

– Le langage est une castration, il ne rend compte qu'en partie de la chose, il l'escamote. Il reste toujours un déchet, un non dit, c'est une des premières révélations de l'analyse. Malgré tout le langage est notre seul moyen d'être au monde, de l'exprimer même partiellement. De la mort nous ne pouvons rien dire, c'est en ce sens qu'elle n'est pas castrable, telle la liberté absolue, innommable .

– Je n'avais jamais envisagé le langage comme une découpe du réel qui laissait toujours des restes, j'adore cette définition. Augustin, pour moi cette journée est mémorable au sens où elle restera inscrite à jamais dans ma mémoire, d'ailleurs je ne pourrais rien en dire de plus car les

mots terniraient la force de notre échange... Vous me faites prendre conscience de tout ce que les mots laissent de côté, de cet indicible, de cet intransmissible. Quelle frustration !

– La frustration, la castration, c'est le moteur de la vie, c'est signe qu'il y a du sujet. Mais il n'y a pas que les mots pour faire passer des émotions, il y a le regard, la voix et ses nuances d'intonation.

– Il y a aussi la relation sexuelle qui se passe des mots, qui est au-delà, qui est indicible.

– C'est vrai qu'il n'y a pas de langage pour décrire l'acte sexuel, que la seule façon de le partager est de le répéter à l'infini.

– Mais ce qui se répète à l'infini n'est pas une fin en soi, c'est peut-être parce qu'il ne peut s'inscrire dans le langage qu'il se répète à l'infini. Je me suis souvent demandé pourquoi cet acte si violent qui vous propulse au-delà de vous-même pouvait, dans les instants qui suivent, vous laisser un tel sentiment de vide, de béance.

– Sans doute parce que c'est une émotion qui ne peut pas être assimilable, canalisable par les mots. Les mots apaisent, c'est leur fonction, ils permettent la mise en pensée. J'ai entendu dire que certains basculaient dans la folie après leur première relation sexuelle. Ils ont été trop submergés, débordés, ils ont rendu l'esprit faute d'avoir rendu l'âme.

– Augustin, cela vous semble-t-il possible de pouvoir prolonger cet échange, disons de façon hebdomadaire, non... c'est peut être trop, disons bimensuelle ? On pourrait se donner une limite dans le temps ou pensez-vous que cette journée sera unique parce qu'elle aura été trop loin, que ces tentatives de la poursuivre sont vouées à l'échec ?

– C'est une merveilleuse idée, Lily, nous pourrions nous donner rendez-vous ici chaque samedi de 10 à 12, un peu comme à la messe - je plaisante ! Mais il ne faut pas imaginer que nos rencontres auront toute la même teneur, la même force. Aujourd'hui nous nous sommes apprivoisés, jamais nous ne revivrons cette première expérience, il faut accepter d'en faire le deuil.

– Le deuil, c'est un élément de tristesse : faut-il toujours en passer par là ?

– Davantage de manque que de tristesse, la plénitude doit être suivie par le manque pour advenir de nouveau.

– Quelle joie que la perspective de vous revoir ! Mais c'est le contraire de la messe où il y a l'Un d'un côté, le Dieu, le maître, celui qui sait, et le troupeau qui suit derrière.

– Aujourd'hui nous avons fait l'expérience de la dialectique de l'échange horizontal ! à bas la verticalité !

– Lily, je dois vous quitter mais je ne suis pas nostalgique puisque nous nous retrouvons dans huit jours.

- Au revoir, Augustin, je suis si heureuse de vous avoir rencontré.
- Au revoir, Lily.

Il faisait nuit lorsqu'elle regagna son petit logement douillet à grandes enjambées. Elle s'était rarement sentie aussi apaisée. Elle se fit couler un bain qui lui permettrait de poursuivre sa rêverie et de profiter des restes de ces merveilleux moments. Elle dina légèrement, alluma la télévision et se plongea devant un petit polar du samedi soir.

Ce n'est qu'au moment de vérifier son réveil qu'elle réalisa qu'elle n'avait pas consulté ses messages. Son portable était resté au fond de son sac, une enveloppe s'affichait, c'était un message de Marc. « Si tu es libre, on peut se retrouver cet après-midi pour se faire une toile », disait son SMS daté de 12h15.

Elle réalisa que, si elle n'avait pas décidé d'enfouir son portable au fond de son sac et de s'obliger à l'oublier, elle serait passée à côté de sa rencontre avec Augustin, car bien sûr elle aurait donné suite à la proposition de Marc.

Quelle chance d'avoir pu s'imposer cette contrainte, de n'être pas restée dans l'attente ! Elle aurait mille autres occasions d'aller au ciné avec Marc tandis que le chemin qui l'avait fait croiser Augustin était unique. Sans le vouloir, elle avait marqué un point dans sa relation avec Marc, en lui montrant qu'il ne lui était pas indispensable. Elle prit néanmoins soin de lui répondre : « Je viens de prendre connaissance de ton message, figure toi qu'aujourd'hui j'ai oublié la notion de portable. Pour le ciné ce n'est que partie remise bises, fais de beaux rêves ».

Rarement Lily passa une nuit aussi sereine, pas la moindre ombre de cauchemar ne vint perturber ses 11 heures de sommeil. À 10 heures elle sauta du lit et se précipita à la fenêtre, la neige avait fondu, effaçant toute trace de la veille. Cette journée avait-elle vraiment existé, pensa Lily une fraction de seconde ? Bien sûr, de cela il n'y avait aucun doute. Elle déjeuna rapidement et décida d'aller faire un footing au Luxembourg. C'est ainsi qu'elle se retrouva à passer devant le café où, la veille, elle avait fait la connaissance d'Augustin. Marc était assis seul. Elle fut tentée d'entrer puis se rétracta, elle avait un projet sportif pour cette matinée, il n'était pas question d'y renoncer. Peut-être à l'issue de cette course serait-il encore là – ou pas : c'est un risque qu'elle était prête à prendre. Elle se sentait légère dans son corps, ses jambes la portaient sans qu'elle ne ressente son poids. Elle passa devant l'immeuble évoqué la veille par Augustin et eut la curiosité de s'y arrêter afin de lire sur l'interphone le nom des propriétaires.

Ses yeux s'arrêtèrent sur le prénom d'Augustin accolé au nom de Weber. C'était le seul prénom figurant sur la liste. Une personne sortit avec son cabas, elle en profita pour se glisser dans le Hall. À côté des noms sur les boîtes aux lettres figurait l'étage, Weber habitait au deuxième, l'étage qu'Augustin avait pointé du doigt comme étant celui des propriétaires qui lui louaient la chambre. Était-ce un singulier hasard que le nouvel habitant se prénomme Augustin ou l'homme rencontré la veille était-elle la même personne ? Si tel était le cas pourquoi ne lui avait-il pas dit qu'il avait racheté l'appartement ? Bien sûr, cela ne la regardait pas, il ne tenait sans doute pas à ce qu'elle sache où il demeurait. Mais pourquoi lui avoir raconté cette histoire en lui pointant les fenêtres ? Lily ressortit et poursuivit son footing, il n'était pas question de sonner chez lui et de prendre le risque de casser cette amitié naissante qui, pour elle, était si importante.

Son corps occupé à courir laissait à son esprit tout le plaisir de gamberger. Et si le veuf, c'était lui, l'étudiant n'étant qu'un prétexte pour lui dire que sa femme s'était suicidée ? Et pourquoi vouloir lui en parler ? Il aurait pu tout aussi bien ne rien lui dire, ils se connaissaient à peine.

D'hypothèse en hypothèse, Lily avait fait un premier tour et passait à nouveau devant le fameux café. Marc était toujours attablé mais il n'était plus seul, une jeune femme brune aux cheveux courts entretenait avec lui une conversation animée. Aussi brune qu'Aude était blonde, les cheveux aussi courts que ceux de l'autre étaient longs, une simplicité démonstrative et gestuelle qui contrastait avec celle de sa compagne. À nouveau Lily eut envie d'entrer, mais comme la première fois elle préféra attendre la fin de sa séance de sport. Qui était cette fille qu'elle ne connaissait pas ? La maîtresse de Marc ? Voilà pourquoi le couple s'était disputé la veille, Aude l'avait découvert. Quant à elle-même, elle n'était que la bonne copine, juste une oreille pour récolter les confidences : Marc lui mentait, Augustin lui mentait, tous les hommes étaient pareils... Elle accéléra sa foulée, cette fois son corps se manifesta dans la souffrance de ses articulations qu'elle malmenait en allant trop vite.

Qui pouvait être cette brunette qui s'agitait dans son discours, ils devaient bien se connaître pour échanger aussi vivement ? Marc n'avait pas de sœur, il n'avait jamais évoqué de cousine ni aucune amie correspondant au profil de cette jeune femme. Il n'était pas non plus obligé de tout lui dire, du reste sa réaction était stupide : était-elle jalouse ?

Quant à Augustin, il avait sans doute racheté l'appartement beaucoup plus tard, il n'avait aucun compte à lui rendre. Cet esprit de possession lui était insupportable. La jalousie, voilà un sujet qu'elle évoquera lors de sa prochaine rencontre avec Augustin.

Passant une nouvelle fois devant l'immeuble, elle se surprit à fixer les fenêtres du deuxième étage, nourrissant l'espoir d'apercevoir une silhouette qu'elle pourrait identifier. Mais rien... Le parcours qu'elle s'était fixée étant accompli, elle poursuivit en marchant, respirant profondément afin d'apaiser son rythme cardiaque. Lors de son troisième passage devant le bar, elle constata que Marc n'y était plus. Était-il parti accompagner de la jeune femme ? Ce n'est pas elle mais Aude qui devrait être jalouse, d'ailleurs où était passée cette dernière ?

Le froid lui traversait les côtes et des frissons lui parcouraient le corps, elle devait rentrer au plus vite au risque de se retrouver clouée au lit le lendemain.

Il était l'heure du déjeuner lorsqu'elle eut fini de se sécher les cheveux et de se maquiller légèrement. Elle n'avait pas envie de manger seule et réalisa qu'elle aurait pu demander à Augustin son numéro de portable ou au moins lui laisser le sien. C'était étrange comme la notion de portable avait disparu de son esprit depuis 24 heures. Bien entendu elle ne l'aurait pas rappelé aussi vite, mais c'est un peu comme si une partie de lui allait rester présente à ses côtés durant la semaine dans l'attente de leur prochain rendez-vous.

Pourquoi ne pas proposer à Marc de la retrouver ? Certes, ce serait prendre le risque d'aller droit dans le mur car elle savait bien qu'il était avec la brunette, mais c'était tout de même tentant d'essayer, de le tester avec un message du genre « j'ai un petit coup de cafard, j'ai pas envie de rester seule, pourrions-nous nous voir ? » ?

L'idée de passer l'après-midi avec une personne qui se prétend cafardeuse n'a rien d'engageant. En plus elle s'était toujours montrée face à lui sous son jour le plus positif et c'est sans doute pour cela qu'il l'appréciait. Non, c'était une très mauvaise idée, d'ailleurs elle se sentait bien et n'avait simplement pas envie de déjeuner seule chez elle.

Domage qu'elle ne soit pas restée en bons termes avec son ex-mari, ils auraient pu se voir de temps en temps, il ne manquait pas de conversation, mais ce n'était pas le cas. En revanche elle pourrait y réfléchir, essayer de lui en parler, ce n'est pas parce qu'ils n'avaient pas d'enfants qu'ils devaient s'oublier complètement, ils avaient tout de même partagé de bons moments... Il était curieux qu'elle envisage les choses sous cet angle, était-ce la conversation

d'hier qui lui faisait aborder sa relation avec Pierre sous un autre angle ? Notre traversée sur terre est courte, pourquoi autant se compliquer la vie ? On devrait toujours s'entraider, garder de bonnes relations : « Mais qu'est-ce que ces pensées catho viennent m'envahir la tête ? ».

Elle décida d'aller faire un tour aux puces, de se détendre, elle prendrait un sandwich sur place. Lily claqua la porte de son appartement sans se rendre compte que son portable était resté branché sur le chargeur. C'est seulement à la sortie du métro porte de Clignancourt qu'elle s'en rendit compte : « quelle conne ! mais qu'est ce qui m'arrive avec ce portable ? ».

Le marché s'éveillait en douceur, de nombreux stands étaient encore fermés. Elle fut attirée par un portique de cuirs des années 70, il y avait de superbes perfecto patinés, elle se risqua à en essayer un. Elle s'y glissa comme une main entre dans un gant de cuir usagé. On pouvait réellement appeler ça une seconde peau.

– Il a été coupé pour vous, vous ne pouvez pas passer à côté d'une pareille affaire. Allez, vous êtes ma première cliente, je vous le fais à 300.

– Vous plaisantez, c'est le prix d'un neuf !

– Le cuir n'a rien à voir avec ce que l'on trouve actuellement. Et la patine du temps... comment pourriez vous l'obtenir ? C'est ce qui en fait le charme. Allez, 270 parce que vous êtes ma première cliente, mais je ne descendrai pas plus. C'est très rare une petite taille dans les anciens perfectos. Vous n'en retrouverez jamais. Si vous préférez ce que l'on trouve partout en cuir cartonné ! Celui-ci est fait d'un cuir travaillé à l'ancienne.

Lily tournait sur elle-même face au miroir étroit posé à même le sol. Jetant un œil par-dessus son épaule elle se trouvait une silhouette très juvénile. Son T-shirt blanc et ses cheveux remontés en queue de cheval complétaient une image d'elle-même qu'elle adorait et c'était rare. Elle s'était déjà risquée à essayer les répliques actuelles du blouson mais avait toujours renoncé face à l'inconfort de la coupe et à la raideur du cuir tandis que là, c'était une parfaite seconde peau.

– Ça se porte très bien avec des robes ou des jupes, ça n'a rien de rustique, le cuir n'est pas usé, craquelé, il est juste patiné et très bien entretenu.

– Il me plaît beaucoup mais c'est trop cher pour moi. Je vous fais une proposition à 250 euros payée en deux chèques que vous déposerez à un mois d'intervalle.

– Eh ! ma petite dame, vous êtes dure en affaire ! Bon, ce sera ma BA de la journée, marché conclu.

Lily fut presque déçue, elle aurait aimé plus de résistance, plus de marchandage, elle adorait ça. Elle pensa même qu'elle aurait pu le payer moins cher. Elle chassa cette mauvaise idée et décida de porter dès maintenant l'objet de sa convoitise.

Elle aurait pu rentrer tout de suite car il ne lui restait plus un centime à dépenser. Elle croisa le regard de deux jeunes femmes qui la dévisageaient avec insistance, de toute évidence elles admiraient son perfecto, elle en fut ravie. Elle changea de quartier et se dirigea vers les allées des antiquaires. Elle fut déçue de constater que les bijoutiers d'occasion avaient disparu les uns après les autres. Elle se demandait bien où ils avaient pu passer, sachant que déjà les antiquaires du Louvre au Palais-Royal avaient quasiment tous déménagés. Sans doute se retrouvaient-ils à Drouot, les salles des ventes n'ayant jamais été aussi prospères.

Son regard fut attiré par un tableau, c'était un portrait, un pastel sans doute, il représentait une jeune femme aux yeux fermés.

Son visage était serein, elle semblait en pleine introspection. Ses cheveux formaient une couronne vaporeuse autour de sa tête. Sa bouche était pulpeuse, son nez légèrement retroussé, les os de son cou dessinaient de profondes saillies. Le portrait n'était pas très grand, dans les tons gris bleu, deux touches de rouge rehaussaient ses pommettes. Lily resta en arrêt, ce visage la chavirait. Elle décida d'entrer afin d'en savoir davantage. Le pastel était à 8 000 €, œuvre d'un peintre américain à la côte montante, si elle voulait contempler d'autres œuvres, il avait une galerie rue des Saints-Pères. Une idée saugrenue lui traversa l'esprit, elle était sûre que ce tableau plairait à Augustin, elle souhaitait partager son émotion avec lui. Elle ne pouvait même pas le prendre en photo ayant oublié son portable.

Domage, Augustin ne lui avait pas laissé son numéro de téléphone, tant pis pour lui, elle lui montrerait plus tard. Elle passa rapidement devant une glace et fit marche arrière, elle ne s'était pas reconnue. Ce blouson modifiait totalement son allure. Allait-il plaire à Marc ? Ce n'était sûrement pas le genre de vêtements qu'Aude aurait choisi mais la brunette du café avec ses cheveux courts, c'était tout à fait son... Brusquement Lily réalisa que la jeune femme portait un... perfecto.

– Ah non, ce n'est pas possible, je ne suis pas stupide à ce point là ! Comment Marc va-t-il réagir, il ignore que je les ai aperçus et moi, pourquoi avoir voulu à ce point m'identifier à elle ?

Lili se contenta d'un sandwich et d'un verre de vin consommés au comptoir. Elle continua à flâner de stand en stand une partie de l'après-midi, elle n'était pas pressée de regagner son appartement. Elle rentra pour 17h30, elle ne voulait pas rater son émission d'info people favorite sur la 1. Un SMS s'affichait sur son portable : « si tu es libre cet après-midi, rappelle moi. Marc »

Décidément, à son insu, une pareille indifférence ne risquait pas de mettre la puce à l'oreille de son ami.

« Si je te dis que j'ai encore oublié mon portable, tu ne vas pas me croire, il y a des week-ends comme ça ! À demain si tu es libre je t'invite à déjeuner pour me faire pardonner. » La réponse fut instantanée : « OK pour demain mais tu n'as rien à te faire pardonner. »

Le lendemain, elle enfila une chemise bleue ciel pour éclairer son perfecto et la compléta d'un pantalon gris clair à taille élastique. Elle attacha négligemment ses cheveux en arrière afin qu'ils retombent pour produire un effet naturel. Elle vérifia sa silhouette dans l'ascenseur, elle était satisfaite.

À 12h15 Marc fit irruption en lui tapotant le dos. C'était l'heure de la pause repas. Lily attrapa son blouson et l'enfila dans l'escalier, Marc la regardait avec un air étonné.

- Tiens, c'est nouveau ça, c'est pas ton style mais ça te va très bien. Tu l'as trouvé où ?
- Hier aux puces, j'ai craqué. Tu es sincère quand tu dis que ça me va ?
- Ça te donne une touche très personnelle, j'aime beaucoup.
- Allons au resto thaï, j'ai plein de choses à te raconter.
- Moi aussi, ajouta Marc.

Lily lui résuma avec le moins de détails possibles, mais c'était difficile, sa rencontre avec Augustin et la teneur de leurs échanges. Elle ne dit rien concernant l'appartement et le suicide de la propriétaire.

- C'est génial ton histoire, à peine croyable.
- C'est le privilège d'une âme seule, disponible pour toute rencontre.
- Ça donnerait presque envie ! Si vous mettez en place des échanges réguliers, je suis partant, si vous voulez de moi.
- Pourquoi pas, il faut que j'en parle avec Augustin, mais c'est vrai qu'un tête-à-tête va nous faire vite tourner en rond. Et toi, raconte !
- Pour moi ce fut un week-end psychodrames. Aude était fatiguée, elle ne voulait rien faire mais qui plus est ne supportait pas que je sorte. Elle voulait que je m'occupe d'elle, un caprice de gamine, ça a pris des proportions invraisemblables, elle est partie dormir chez sa meilleure

copine qui m'a donné rendez-vous le lendemain pour me remonter les bretelles. Aude avait pleuré toute la nuit, elle ne l'avait jamais vue dans un pareil état. J'étais un muflé comme tous les mecs, un égoïste qui ne pensait qu'à son plaisir, etc. Elle m'a saoulé, résultat, l'appartement étant à moi, j'ai demandé à sa copine d'héberger Aude quelque temps. Moi aussi j'ai besoin de réfléchir. Là, ça a été le pompon, la copine m'a traité de salaud, que je voulais la larguer, que je profitais de l'occasion, que vu son état elle avait peur de sa réaction... un vrai chantage. Je ne savais plus comment me débarrasser des deux. J'ai accompagné la copine pour parler à Aude de vive voix mais à notre arrivée elle dormait, vu qu'elle avait soi-disant passé une nuit blanche. J'ai préféré ne pas la réveiller. Je lui ai envoyé un long SMS, elle a répondu ce matin en me disant qu'elle viendrait récupérer ses affaires et me laisserait les clés dans la boîte à lettres. Elle semblait calmée. Je ne suis pas mécontent qu'elle se tire quelque temps, elle devenait de plus en plus envahissante. Je ne connaissais pas son côté hystérique, jusqu'à présent elle avait réussi à se contenir.

– Mais tu n'es pas triste qu'elle soit partie ?

– Pour l'instant je suis plutôt soulagé. Envoyer sa copine en ambassadrice, j'ai trouvé ça pathétique.

– Il y avait sans doute de l'eau dans le gaz depuis quelque temps ?

– Probablement. Aude a l'habitude d'avoir tout le monde à ses pieds, ses parents sont béats d'admiration devant elle, d'ailleurs ils doivent apprécier la situation, car ils ne m'ont jamais trouvé à la hauteur.

– J'espère que je ne t'ai pas influencé avec mon apologie de la solitude, souffla Lily hypocritement.

– Non, je ne me sens pas fait pour vivre seul mais disons que parfois ta parole m'éclaire. Aude est une belle fille mais je ne suis pas sûr que ça me suffise.

Lily se pinça les lèvres, voici un avis qu'elle partageait.

Ils échangèrent ensuite avec légèreté sur le devenir du marché aux puces, sa fréquentation, Marc se promit d'y faire un saut dès le week-end suivant, lui aussi souhaitait se trouver un blouson. Lily était amusée de le voir si guilleret alors que la belle Aude venait de faire ses valises

La semaine défila rapidement, Lily aurait bientôt bouclé son projet. Le vendredi soir, elle se trouva particulièrement excitée, la perspective d'un nouvel échange avec Augustin en était la raison.

– C'est pire que si j'étais amoureuse, se dit-elle. Elle dormit mal et se leva tôt. Elle voulait être parfaite pour faire face à son nouvel ami. Elle dut se faire violence pour ne pas arriver trop en avance. Lorsqu'elle franchit la porte du café avec deux minutes de retard son regard balaya la salle : pas d'Augustin. Elle s'installa à la même place que la semaine précédente et commanda un chocolat. Une demi-heure s'écoula et toujours pas d'Augustin : avait-il oublié leur rendez-vous ? Ce n'était pas possible. Était-il malade ? Il l'aurait prévenu... mais il n'avait pas ses coordonnées... Qu'importe, le patron du bistro le connaissait bien, il se serait fait excuser par son intermédiaire.

Elle finit par se décider à se renseigner auprès du serveur. Il l'informa que Monsieur Augustin était passé l'avant-veille mais qu'il ne l'avait pas vu depuis. Elle n'osa pas lui confier qu'ils avaient rendez-vous mais, devant sa déception évidente, il ajouta que Monsieur Augustin voyageait régulièrement et qu'il était sans doute à l'étranger.

Lily était perplexe, pas une seconde elle n'avait envisagé l'hypothèse qu'il ne vienne pas au rendez-vous qu'ils avaient fixé ensemble. Elle réfléchit et prit la décision d'aller sonner chez lui. Arrivée devant l'immeuble, elle leva les yeux et constata que les volets étaient clos. Ne connaissant pas le code elle dut attendre un long moment avant que quelqu'un ne sorte. Elle s'efforça de prendre un air naturel et se glissa dans le hall. Consultant les boîtes à lettres elle sonna au numéro figurant sur la boîte d'un certain Augustin Weber mais personne ne répondit. C'est alors qu'une vieille dame, tirant un caddie, franchit la porte d'entrée, elle adressa un grand bonjour à Lily, ce qui encouragea cette dernière à la questionner.

– Bonjour Madame, j'avais rendez-vous avec Monsieur Augustin, mais je crains qu'il ne s'en soit pas souvenu, ça ne répond pas.

– Mademoiselle, Monsieur Augustin est parti hier pour Rome, il a dû vous oublier.

– Non, ce n'est pas possible, vous le connaissez bien ?

– Oui nous sommes voisins depuis près de 30 ans. Vous avez l'air déçu, allez venez avec moi, je vous offre un café.

Lily accepta : « attendez moi au premier, l'ascenseur est trop petit ». La voisine d'Augustin sortit ses clés vivement et la jeune femme la suivit, une odeur de cire envahissait le lieu. L'ameublement était vieillot et très propre. La cuisine était étroite. La dame brancha sa machine Nespresso et tandis qu'elle rangeait prestement ses courses lui demanda si elle connaissait Augustin depuis longtemps. Se sentant en confiance, Lily raconta leur rencontre récente et comment ils avaient fini par passer la journée ensemble. La dame sourit gentiment.

– Augustin est un homme merveilleux, moi non plus je ne me lasse pas de nos échanges, il ne faut pas lui en vouloir, il a traversé des moments difficiles et depuis, sa philosophie de la vie est de savourer l'instant présent. C'est un homme libre qui ne dépend de personne et il en profite. Soit il a oublié votre rendez-vous, soit il sait qu'il vous reverra plus tard de toute façon. Augustin ne s'engage jamais dans la durée, il est beaucoup trop attaché à sa liberté. J'ignore quand il sera de retour, je pense qu'il ne le sait pas lui-même, je vous promets de lui dire que vous l'avez cherché.

– Si ça ne vous ennuie pas, transmettez-lui mes coordonnées afin qu'il puisse me joindre, je vais vous les écrire.

– D'accord mademoiselle, allez, filez, j'ai une matinée chargée et à bientôt, je ne doute pas une seconde que l'on se reverra.

Lili quitta l'appartement surprise de la rapidité avec laquelle la vieille dame l'avait expédiée. Plantée sur le trottoir elle n'avait aucune position de repli. Rien ne pouvait compenser cette merveilleuse matinée d'échanges intellectuels qu'elle s'apprêtait à vivre. Elle se dirigea vers le Luxembourg et alla s'asseoir sur un banc. Être dans la déception d'un vieil homme qui lui avait posé un lapin, c'est vraiment la dernière chose qu'elle aurait imaginé.